

SOCIAL, ECONOMIC AND POLITICAL
STUDIES OF
THE MIDDLE EAST AND ASIA
(S.E.P.S.M.E.A.)

(Founding editor: C.A.O. van Nieuwenhuijze)

Editor

REINHARD SCHULZE

Advisory Board

Dale Eickelman (Dartmouth College)
Roger Owen (Harvard University)
Judith Tucker (Georgetown University)
Yann Richard (Sorbonne Nouvelle)

VOLUME 65



UA
219

PASTORALISTS UNDER PRESSURE?

Fulbe Societies Confronting Change in West Africa

EDITED BY

VICTOR AZARYA — ANNEKE BREEDVELD
MIRJAM DE BRUIJN — HAN VAN DIJK



BRILL
LEIDEN · BOSTON · KÖLN
1999



problems people encounter in such situations. One 'reaction' of society may be the importance of the discourse on nobility, related norms and values for human behaviour which are part of the definitions of social and individual identities. The control which this discourse has on the members of society is immense. It leaves people little room to look for alternatives, other than in the realm of discourse. People who can no longer keep to these values are forced out of society, which seems to be the only way to escape this control.

The discourse on nobility also gives people an excuse for not concerning themselves with the poor. There is no outspoken obligation to help the poor, who must look after themselves. However, this does not explain why the Fulbe have developed this attitude. It cannot be totally explained but we have to raise the question. In the literature two possible explanations on a societal level can be found. One was given by Dupire, who links the absence of extended gift networks in a nomadic culture to the necessary mobility and flexibility. If people are mobile it is impractical to build up extensive gift networks (Dupire 1970: 35). Another reason may be that in a highly insecure environment the risks are the same for everyone, a so-called co-variance of risk. Sharing in such situations is unlikely to occur (Platteau 1991, Van Dijk 1994).

Both the difficulty of facing the consequences of a crisis, and the way in which society copes with it by its high internal control, force people to be silent. 'Silence' means that people have no way out, that they have difficulties in interpreting their past and in formulating a vision of the future. An explicit expression of this is the silence around death. Death does not only threaten one's personal life, but also the very existence of society. Silence about the difficulties that one encounters is also a mechanism of self-protection. The co-variance of risks in these drought-prone areas leads to a situation in which tomorrow anyone can be a victim, and it is better to look in the first instance to one's own survival. This can be interpreted as selfishness, but it is probably the only human reaction possible.

CHAPITRE QUATORZE

MUTATIONS ET CRISE D'IDENTITÉ AU FUUTA JALOO: LA FIN DU PASTORALISME?

THIERNO BAH

Opérant sur la longue durée, des facteurs divers, à la fois politiques, sociaux et écologiques ont abouti à une série de mutations, voire à une crise d'identité chez les Fulbe du Fuuta Jaloo. Il est particulièrement remarquable que cette région, où l'élevage a occupé autrefois une place privilégiée dans le processus d'accumulation et de différenciation sociale, ait progressivement délaissé cette activité. Par rapport au pastoralisme, dont l'économie est fondamentalement tributaire de l'élevage, il s'agit donc de changements qui jouent sur la construction même de l'ethnicité des Fulbe du Fuuta Jaloo. Ceux-ci, progressivement, auront perdu un paramètre important de leur mode de vie et de leur culture, pour évoluer dans des schémas nouveaux nés de la sédentarisation, puis de la globalisation opérée par le système colonial, dans le cadre territorial défini par les frontières de la Guinée, ou dans un contexte régional. Au lendemain de l'indépendance, ce cadre sera investi par le discours et les pratiques nationalitaires, qui auront tendance à reléguer les Fulbe dans la marginalité, faisant des conquérants et aristocrates d'hier des cadets politiques.

Ces préliminaires donnent l'orientation à mon étude, qui se veut une synthèse ayant pour objet d'examiner les corrélations des facteurs écologiques, humains, économiques et politiques qui sont à l'origine de mutations diverses dans le Fuuta Jaloo. Dans cette perspective, une série de questions se posent, portant à la fois sur les liens entre le passé et le présent, sur le degré de déstructuration de la société et de l'économie traditionnelles, sur la péjoration de l'environnement, sur l'impact de la colonisation et de l'Etat postcolonial, au regard du pastoralisme et de l'identité des Fulbe du

Fuuta Jaloo. Questions pertinentes, mais qui resteront parfois sans réponse, car le manque de données qui serviraient de base à l'analyse, est particulièrement crucial en Guinée. Ici pendant un quart de siècle, les enquêtes de terrain et des statistiques ont été manipulées, pour servir une politique démagogique. En outre le pays a été longtemps fermé à la recherche scientifique et par rapport à des pays comme le Cameroun, on ne dispose d'aucune étude récente sur le pastoralisme. D'où le caractère modeste et provisoire de cette synthèse qui, je l'espère, sera enrichie lors d'un prochain séjour au Fuuta Jaloo, où je peux désormais me rendre librement, après vingt-deux ans d'exil.

Deux régions de peuplement Fulbe, l'Aadamaawa et le Fuuta Jaloo, ont une place de choix, eu égard à leur orographie et leur hydrographie particulièrement avantageuses pour la pratique de l'élevage. Le Fuuta Jaloo se présente comme un ensemble de massifs et de plateaux, dans la Moyenne Guinée (Conakry), entre les 10° et 12° de latitude nord et le 11°30' et 13° de longitude ouest. Le relief et le climat en ont fait une zone de prédilection pour l'élevage. Aussi les Fulbe nomades, venus du Sahel et du Maasina se sont-ils très tôt implantés dans la région, vraisemblablement dès le 15e siècle. La grande vague migratoire (fin du 17e et 18e siècles) aboutit à la conquête des populations autochtones, cultivateurs-chasseurs, et à la création d'une théocratie.

De par son relief, le Fuuta Jaloo a offert aux communautés de pasteurs qui s'y sont installés une solution commode: une transhumance montagnarde, favorisée par la dénivellation, qui s'avère plus efficace qu'un interminable voyage dans une steppe monotone. Véritable château d'eau de l'Afrique de l'Ouest, le Fuuta Jaloo permet aussi de résoudre un problème épineux, celui de l'abreuvement du bétail. Même en saison sèche, nombreux sont les marigots bordés de graminées vivaces comme le *Pandanus*, signe de leur pérennité; surtout localisés dans les *aïndes*, à la base des montagnes, on en trouve parfois même sur les hauteurs (*donngols*).

C'est ce cadre tout à fait propice qui a accueilli, dès la fin du 15e siècle, des pasteurs nomades que les guerres ou les épidémies avaient chassés de leur pays. Le bétail fut l'instrument de leur insertion pacifique dans la nouvelle société d'accueil. Ils demandèrent le droit de pacage aux maîtres du sol et leur offrirent en échange une redevance en bétail.

Le Fuuta Jaloo fut le domaine de prédilection de l'espèce taurine sans bosse, de race Ndama, nom d'une *missidi* de la région de *Kadé*. La race n'est certes pas particulière au Fuuta Jaloo, car elle se retrouve dans d'autres parcours, surtout entre Kayes et Kita; mais au Fuuta Jaloo, il n'y a point d'autre race que la Ndama. C'est en effet une race robuste et agile à la fois, qui s'acclimate facilement dans une région aux pentes abruptes et boisées, où elle fait par ailleurs preuve d'une capacité de résistance aux trypanosomiasés et aux piroplasmés. La bête est petite, de robe fauve, aux extrémités souvent noires, avec une tête ornée de cornes immenses en lyre gracieuse. Le poids est rarement inférieur à 250 kg. Peu laitière, un à deux litres par jour durant cinq à six mois, elle est mieux douée sous le rapport de la boucherie. Les migrations des Fulbe dans la région allaient favoriser la dispersion de la race Ndama, dont les caractères ethniques se modifièrent soit sous l'influence du milieu, soit à la suite de croisements avec le zébu en zone soudanaise.

Les premières communautés de pasteurs, isolées et faibles, étaient donc sous la domination des autochtones, maîtres de la terre; le principal de ces groupes étant celui des Jallonke, d'origine Mandé, qui a donné son nom à la région. Ils coexistaient, à l'ouest, avec des populations du groupe Baga-Timné-Landuma. Les Fulbe, à cette époque, pratiquent un pastoralisme systématique, avec des déplacements de transhumance sur de longues distances ou alors, jouant sur la dénivellation, ils vont, avec leurs cases de paille en obus démontables, du plateau où ils passent l'hivernage, aux *boowe* de l'*aynde* ou ils séjournent pendant la saison sèche.

A cette époque lointaine, les considérations sur l'identité Fulbe portent certes sur une langue — le pulaar — déjà acquise, mais aussi sur l'activité pastorale exclusive marquée par un attachement sentimental au bétail, à quoi s'ajoute le *pulaaku*, c'est-à-dire la manière de se comporter, notamment la sobriété et la réserve. Le pastoralisme aura ici développé toute une culture et un genre littéraire spécifique, véritable sortilège pastoral.

Propriétaires de bétail, les Fulbe étaient cependant politiquement marginalisés, et payaient des droits de parcours souvent exorbitants. Comme ailleurs en Afrique de l'Ouest, c'est leur adhésion à l'islam et leur réponse au jihad qui transforma la fuyante passivité de ces bergers en d'intrépides soldats. Ici le jihad fut précoce et commença dans la première moitié du 18e siècle. La victoire des

Fulbe islamisés aboutit à la création d'un Etat théocratique aux structures sociales fortement hiérarchisées. Du coup, les Fulbe allaient avoir accès à deux autres ressources fondamentales, la terre et les esclaves. Le gros des captifs (*maccube* sing. *maccudo*) consistent en prisonniers raziés ou achetés dans la périphérie. Bientôt, ils constituèrent une proportion importante de la population du Fuuta Jaloo, et furent assignés dans des villages de cultures (*ruunde*) où ils travaillent pour le compte de l'aristocratie. Pour la plupart, les autochtones et les captifs raziés furent soumis à un phénomène d'acculturation et s'identifièrent aux Fulbe. Au Fuuta Jaloo donc, le processus de Fulbe-isation fut de longue durée et plus intense, alors qu'au nord Nigéria, les conquérants Fulbe furent plutôt assimilés à la culture hausa.

Il s'agit donc en définitive, de l'émergence d'une société nouvelle, faite d'interactions et de compromis. Le phénomène le plus marquant est celui de la sédentarisation. Si dans les zones peu peuplées, telle la région de Téliélé et les contreforts de l'ouest, la transhumance persiste, partout ailleurs l'évolution mène à une coexistence de l'agriculture et de l'élevage. La vie culturelle est concentrée dans les tapades qui bénéficient de la présence du bétail pour l'apport en fumier, ce qui autorise parfois une production intensive. Ainsi, les modalités de l'activité pastorale ont été bouleversées, l'élevage cessant d'être une activité spécifique. L'absence au Fuuta Jaloo d'espaces de grande brousse, l'augmentation de la densité du bétail bovin et diverses influences allaient imposer aux Fulbe un double genre de vie. Dès lors l'intérêt pour l'élevage décline de façon inexorable, et son rôle s'amoindrit dans le processus d'accumulation et de différenciation sociale.

Du reste, les conditions et méthodes de cet élevage ont constitué de puissantes entraves à la croissance rapide de cheptel. Le troupeau traditionnellement est laissé en liberté, vague toute l'année, se nourrissant où il peut. En outre, la peste bovine est restée, à travers l'histoire, un fléau redoutable. Le cheptel du Fuuta Jaloo, mal connu statistiquement (environ 700 000 têtes en 1966), est sans doute loin derrière celui d'autres régions du monde Fulbe tel que le Maasina et l'Aadamaawa.

Quelle est la part des facteurs écologiques dans les mutations survenues au Fuuta Jaloo ? Quelles corrélations existent avec d'autres

paramètres telles la population et les pratiques pastorales et agricoles ?

Le Fuuta Jaloo était autrefois couvert, disent les traditions, de forêts profondes où vagabondaient les éléphants et les antilopes. C'est à cette époque que fut introduit le pastoralisme, qui devait avoir de sérieuses conséquences sur le mode de vie de la population, sur le biotope et sur les autres caractéristiques de l'environnement.

Du fait de la situation du Fuuta Jaloo sous climat tropical, en altitude, et de la composition des roches, les caractéristiques pédologiques sont liées, de façon générale, à deux processus :

— une ferralisation intense à laquelle se superposent souvent des phénomènes d'hydromorphie;

— un lessivage prononcé des éléments mis en solution. Les pentes cultivées depuis fort longtemps laissent apparaître une *bowaliation* plus ou moins poussée; les zones les plus dégradées se situant dans les environs immédiats des grands centres de peuplement : Mamou, Dalaba, Labé, Timbo.

Il est incontestable en effet que le facteur humain a joué un grand rôle dans la rupture de l'équilibre primitif, car il n'existe pas ici de véritables mécanismes de compensation qui pourraient autoriser une augmentation de la population sans graves conséquences pour l'écosystème. Très rapidement, les Hauts Plateaux du Fuuta Jaloo ont en effet connu une densité de population élevée, qui aujourd'hui oscille entre 50 et plus de 100 hab/km², pour des possibilités agricoles très modestes. Cette surcharge démographique a pour conséquence la diminution du capital forestier encore intact, le partage des terres, très strict au Fuuta Jaloo, ayant imposé une rotation plus rapide sur les défrichements en voie de régénération.

De nouvelles contraintes vont accentuer l'équilibre déjà fragile: les feux de brousse que nécessitent annuellement les troupeaux et l'agriculture itinérante, l'abattage d'arbres et d'arbustes utilisés comme feu de bois ou pour la construction, ont contribué à supprimer l'action protectrice et modératrice de la végétation. Les terres dénudées n'absorbent pas facilement les eaux de pluies, qui s'évaporent plus rapidement; aussi les sols érodés continuent de dégénérer d'une saison à l'autre. Combinés dans le temps et l'espace, les différents facteurs de dégradation écologique font que l'élevage et l'agriculture, faute de terres vierges et de méthodes appropriées, apparaissent davantage comme des éléments de ruine.

Il est possible, à l'extrême, que la réduction de la végétation de surface sur le massif du Fuuta Jaloo ait un effet synergique ou réciproque sur la péjoration du climat.

Cet environnement sera définitivement dégradé, avec des conséquences irréversibles, si des solutions directes aux problèmes ne sont pas rapidement trouvées; notamment des modes appropriés d'utilisation des terres et de gestion de l'élevage, qui assureraient une exploitation optimale et à long terme des ressources naturelles. A cet égard, le caractère anciennement forestier du massif du Fuuta Jaloo paraît très intéressant à considérer, dans une expérience de régénération. La prise de conscience de ce phénomène est ancienne et réelle. Déjà au cours de la 3e Conférence Inter-africaine des Sols tenue à Dalaba en novembre 1959, le gouvernement guinéen a fait des déclarations sur ses intentions dans le massif montagneux. Depuis quelques années, le Fuuta Jaloo est le cadre d'un vaste projet intégré de la Banque Mondiale. Il est évident que pour réussir, tout projet devra mettre en avant le facteur humain, par une éducation des populations, qui tiendrait compte de leur sensibilité, de leur profond attachement à la coutume, qui parfois a été pris à tort pour de l'inertie.

Un facteur majeur de mutations diverges a été l'implantation du système colonial au Fuuta Jaloo. C'est à partir de leurs comptoirs, le long de la côte de Guinée, que les Français dépêchèrent les premières missions qui, dès 1830, visitèrent Timbo, capitale du Fuuta Jaloo. L'objectif était d'abord commercial, avec le souci de faire accepter par les souverains fulbe le protectorat français. De façon subtile mais ferme, les *Almaami* du Fuuta manifestèrent leur refus. En 1896, une confrontation militaire à Pooredaaka, mit en déroute les armées fulbe, et consacra la mainmise de la France sur le Fuuta Jaloo. Les rouages de la théocratie furent maintenus, mais pour servir la politique coloniale.

Durant la période coloniale, l'accent fut essentiellement mis sur les campagnes de vaccination du bétail et la lutte contre les épizooties, avec un succès relatif. Quant à la rationalisation et au développement de l'élevage, il s'agissait d'une oeuvre gigantesque qui ne fut pas dans l'ordre des priorités. Il fallait en effet bouleverser des habitudes et des préjugés séculaires et promouvoir des techniques qui porteraient sur les cultures fourragères, l'ensilage, la stabulation etc. Il n'a été tenté, dans cette perspective, que peu d'essais dont les résultats n'ont pas été brillants. C'est

ainsi qu'en 1898, Ernest Noirot, lors de l'installation de sa ferme à Timbo, fit une tentative qui se solda par un échec: soignés comme des animaux en Europe, mis dans des écuries closes à sol fangeux, boeufs et vaches ne tardèrent pas à dépérir.

Plus encourageants, furent les essais d'amélioration de la race Ndama. C'est à la station de Téléimélé que fut tenté le croisement avec des reproducteurs tarentais et charolais; les produits demi-sang obtenus ont marqué une assez nette amélioration. Au cours de l'année 1942, des cessions de reproducteurs ont été faits aux éleveurs indigènes et à des Européens.

Indépendamment de l'élevage de boucherie, le dressage des boeufs pour la traction des charrues a été initié au Fuuta Jaloo et a connu un certain succès, au début des années 50. Des agriculteurs travaillent le riz et l'arachide dans la région de Gaoual et ceux établis dans les plaines de Timbi ont acheté une paire de boeufs. Mais les soins et la maintenance s'avèrent difficiles, empêchant ainsi le développement du système. De même, on note que les aménagements d'hydraulique pastorale ont fait défaut. Contrairement à l'Aadamaawa avec la « Compagnie Pastorale Africaine », la colonisation n'a pas encouragé, au Fuuta Jaloo, l'implantation de ranchs; seules des formules fondées sur l'accès à des soins vétérinaires ont été développées.

L'impact colonial sur le développement et la modernisation de l'élevage reste donc limité. Mais, sur d'autres plans, cet impact a été considérable. Il s'agit, en tout premier lieu, des effets qu'exerce la monétarisation sur les structures traditionnelles, à travers une influence dissolvante qui s'applique de façon ambivalente dans l'espace social. Elle conduit, en particulier les agriculteurs-éleveurs, à repenser les objectifs de leurs productions et les stratégies mises en place pour y parvenir. La logique est, dans l'ensemble, une tendance à la désagrégation des activités traditionnelles, se traduisant par le divorce de l'économique d'avec le social.

Au Fuuta Jaloo, on peut dire que les activités de type commercial sont liées à la fondation de l'Etat théocratique. La région fut intégrée dans la sphère d'activité des négociants Jula et joua le triple rôle de transit vers la côte, d'exportateur de bétail et d'importateur d'esclaves. Le troc était la règle, même si, de façon marginale, des cauris ou d'autres systèmes ont joué le rôle de signes monétaires. Avant la colonisation, la vente du bétail reste très limitée. Celui-ci a moins une fonction économique qu'une

fonction sociale : il confère le prestige, permet l'acquisition du pouvoir politique, crée et renforce divers liens sociaux (dot de la mariée, baptêmes, manifestations religieuses); voilà pourquoi, le Fullo du Fuuta Jalo, par respect des traditions culturelles, s'est longtemps refusé à commercialiser son bétail, établissant plutôt avec lui des relations affectives.

La colonisation va opérer des bouleversements considérables, qui vont obliger les Fulbe à s'introduire dans le système monétaire. L'impôt de capitation, qui fut payé en nature, essentiellement avec le caoutchouc de 1899 à 1914, fut désormais exigé en numéraire. La conséquence fut la mise en circuit économique du bétail et une profonde mutation psychologique des Fulbe, qui furent obligés d'interférer avec les réalités du monde moderne. L'impôt de capitation et la nécessité d'acquiescer moyennant argent, les biens manufacturés nouvellement introduits bouleversèrent les échanges traditionnels. Ils créèrent au niveau social de nouvelles échelles de valeur, même si officiellement le colonisateur opta pour le maintien du statu quo social au Fuuta Jalo.

Pour encourager ce processus, les Français créèrent délibérément des places de marché. Ce fut le cas de la métropole politique de Labé où un marché fut érigé en 1900, attirant des négociants venus des régions souvent éloignées. Le développement du réseau routier, notamment l'ouverture de l'axe Labé - Sénégal en 1930 permit l'établissement de nouveaux marchés dans les zones rurales. Le marché de Popodara fut créé dès 1937, et connut un grand succès. C'est généralement dans ce genre de marchés forains que les éleveurs amènent leur bétail à vendre, soit pour l'exportation, soit pour la consommation locale de viande.

Les exportations de bétail s'accroissent d'année en année, dont les trois quarts à destination de la Sierra Leone. Ces exportations étaient estimées, pour les années 1953-1956, entre 16 000 et 21 000 têtes par an, pour l'ensemble de la Guinée, l'essentiel provenant du Fuuta Jalo.

La consommation locale de viande achetée fit apparaître au Fuuta le métier de boucher. Mais curieusement ce terme n'a pas d'équivalent en *pulaar*. Le tout premier boucher à Popodara un ancien esclave, commis par le chef de canton pour le dépeçage des animaux abattus; avec le temps, il s'installa à son compte pour faire commerce de viande, et prospéra.

Avec la monétarisation, les Fulbe du Fuuta Jalo, d'abord éleveurs puis agriculteurs sédentaires, trouvèrent dans le commerce un créneau profitable. Il y a là un exemple intéressant d'adaptation au changement. Dans ce secteur nouveau, les Fulbe, d'abord petites marchands sur table, puis boutiquiers, ensuite véritables négociants, ont fait preuve de dynamisme, concurrençant même, à l'échelle de la Guinée et de l'Afrique de l'Ouest, les Mandings, réputés pour leur compétence dans le domaine du négoce.

Au plan social, le marché est un lieu de brassage et d'acculturation et un cadre qui favorise une nouvelle situation de compétition entre Fulbe et serfs. Il est loisible à chacun d'y vendre et d'y acquiescer l'argent, qui progressivement a remplacé le bétail dans le processus d'accumulation et de différenciation sociale. Dès lors, l'ancien status perdit sa rigidité, ce qui permit à des serfs de s'émanciper.

Une autre conséquence de la colonisation est la création de centres urbains où se côtoient des catégories sociales et des groupes ethniques divers, avec pour conséquence l'exode et l'émigration. L'urbanisation mène la création de centres urbains au Fuuta Jalo est liée à la colonisation. Auparavant, il n'existait point de ville, les grandes métropoles politiques, comme Timbo et Labé ayant l'allure de gros villages. Par ailleurs, la polarisation exercée par Conakry, capitale du Territoire de Guinée, constitue pour le Fuuta Jalo un puissant facteur d'accélération de l'exode rural. La croissance de la population urbaine est remarquable: de 1950 à 1965, Labé passe de 10 000 à 25 400 habitants, Mamou de 5 800 à 14 500 et Conakry de 38 100 à 170 000. Ces centres urbains, du fait de la scolarisation et de l'acculturation deviennent souvent le creuset d'une culture hybride où l'identité Fulbe perd une partie de son contenu.

Outre l'exode rural, divers facteurs vont favoriser l'émigration des Fulbe vers les territoires voisins, principalement le Sénégal. Il y a des facteurs écologiques qui font que les terres à fonio (*dantaari* et parties saines de *ollennde*) se décapent de plus en plus et ne portent plus qu'une végétation clairsemée. Leur dégradation se précipite du fait d'une culture rapprochée de maigre rapport. Ainsi le Fuuta Jalo ne parvient plus à nourrir une population à forte croissance. Le second facteur est la monétarisation qui conduit bon nombre de jeunes à vendre leur force de travail. Tout cela entretient des courants migratoires importants. Il y a l'émigration

vers le Sénégal (voir Balde 1976), où la culture arachidière est grande consommatrice de main-d'oeuvre saisonnière: les navetanes Fulbe, ouvriers-métayers, s'y rendent en hivernage, à la recherche de l'argent nécessaire pour l'impôt de capitation, ou pour doter une épouse. Ce courant, très important dans la décennie 1930-40 a affecté des dizaines de milliers de jeunes, et s'est poursuivi jusqu'après l'indépendance. Un second courant d'émigration ancienne conduit les Fulbe du Fuuta Jaloos vers la Sierra Leone. Mentionnons aussi l'attrait que constituèrent les plantations de bananes de la côte, autour desquelles se sont établis des villages entiers de migrants. Dans les grands centres urbains, Conakry, Dakar, de nombreux jeunes venus du Fuuta Jaloos cherchent à vivoter de micro-commerce ou comme domestiques. C'est là manifestement une dérive par rapport au *pulaaku*, caractérisé par une forte dose de fierté. Cette émigration, outre la diminution de la force de travail, s'accompagne d'une plus grande autonomie des jeunes qui, lorsqu'ils sont de retour au pays, contestant les règles souvent strictes du système traditionnel, introduisant ainsi des germes de crise dans la société.

Ainsi donc, l'impact de la colonisation, qui au Fuuta Jaloos a duré soixante-deux ans, est globalement important et significatif. Si la région fut caractérisée par un très faible développement de l'économie moderne, les mutations sociales nées de la monétarisation, de la scolarisation et des mouvements de personnes ont été considérables. Les structures traditionnelles ont été érodées, des dimensions essentielles de ce qui constitue l'identité fulbe ont progressivement disparu. Tout cela devait connaître une plus grande accélération dans le contexte de l'Etat-Nation, au lendemain de l'indépendance.

La manière dont les Fulbe se sont intégrés dans les nouvelles nations africaines est un thème intéressant qui a permis à Victor Azarya (1978) de livrer une remarquable étude comparatiste sur le Nigéria, la Guinée et le Cameroun. En effet leur sort fut différent, selon le contexte socio-politique qui préleva à l'indépendance. En Guinée, ce contexte fut dominé par la suppression de la chefferie. Celle-ci a constitué, depuis l'avènement de la théocratie, un rouage essentiel dans la gestion politique et sociale du Fuuta Jaloos, et apparaît comme une dimension de l'identité fulbe, dans son aspect aristocratique. Bien que décriée pour son autoritarisme et certaines exactions, la chefferie a assuré une relative cohésion et sécurité et a

longtemps bénéficié de l'allégeance des populations. La colonisation a astucieusement épargné cette structure, qu'elle a su utiliser à son profit.

En Guinée, l'évolution politique a été marquée, au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, par la montée de deux forces antagoniques. Un courant modéré né de l'alliance entre la nouvelle élite moderne et les élites traditionnelles, et un courant nationaliste radical issu du Rassemblement démocratique africain, incarné par Sékou Touré. Le courant modéré organisé d'abord autour de l'Amicale Gilbert Vieillard apparut comme une sorte de front ethnique fulbe. Yacine Diallo et Barry Diawadou y imposèrent successivement leur leadership.

Il apparut évident que le maintien des structures politiques traditionnelles dans le Fuuta Jaloos constituait pour Sékou Touré et son parti une sérieuse entrave, tant idéologiquement que tactiquement. Une fois élu vice président du Conseil de Guinée, l'une des premières mesures qu'il prit fut la suppression en décembre 1957 de la chefferie traditionnelle, jugée « féodale et rétrograde ». Cependant, un tel acte ne pouvait obtenir que d'emblée soit réajustée au Fuuta Jaloos la conception du pouvoir, les alliances et allégeances. En fin stratège politique, Sékou Touré en était conscient: pour le succès de sa carrière politique il trouva comme colistier Saïfoulaye Diallo, fils de l'un des plus puissants chefs traditionnels du Fuuta. Dans le sérail, le rôle de Saïfoulaye Diallo apparaît ambivalent: fils de « féodal » et militant marxiste, il est pour Sékou Touré à la fois un alibi et un otage, au regard de la communauté fulbe.

Le Fuuta Jaloos se montrera souvent hostile au régime de Sékou Touré. De ce fait, son élite, tant traditionnelle que moderne, va subir une terrible répression entre 1969 et 1972. La campagne contre les Fulbe prendra une dimension particulière lorsqu'en 1976, Sékou Touré se lança dans une diatribe hystérique contre la « race peul ». En Guinée, l'incorporation dans le parti-Etat omnipotent se fit essentiellement sur des bases ethniques. Les Fulbe furent dès lors méthodiquement écartés des postes stratégiques au profit des Malinke.

Ce contexte de complot permanent et de purges va accentuer l'émigration, surtout au Fuuta Jaloos, où on assiste à un gigantesque mouvement de « sauve qui peut », bétail en avant. Des régions entières sont frappées par une exceptionnelle dépopulation, avec

pour conséquence le délabrement économique et social. Les estimations les plus concordantes situaient, en 1980, l'émigration guinéenne, en majorité Fulbe, à hauteur de 2 millions de personnes sur une population d'environ 5 millions d'habitants; essentiellement vers la Côte d'Ivoire (630 000), le Sénégal (590 000), la Liberia (230 000), la Sierra Leone (220 000).

Ce contexte politique, rapidement évoqué, mérite une attention particulière dans l'analyse des problèmes des peuples pasteurs. De façon générale, on observe que pour ces peuples, le facteur primordial à toutes les époques, est l'importance prise par l'Etat et le renforcement de son contrôle. En Guinée, le pouvoir étatique et la coercition vont s'exercer négativement sur le pastoralisme, en mettant en avant des logiques politiques, au détriment des stratégies de développement.

Un exemple éloquent est la politique de commercialisation du bétail instaurée par le régime de Sékou Touré. Depuis la période coloniale, l'approvisionnement des centres urbains, notamment Conakry, en bétail, s'est avéré difficile. Une partie importante du bétail était clandestinement exportée vers les pays voisins, en particulier la Sierra Leone, où il était vendu deux fois plus cher qu'en Guinée. Le phénomène s'accroît, avec la détérioration économique, les pénuries de tout genre et la rareté des devises en Guinée. Le bétail est ainsi devenu le moyen idéal de faire évader des capitaux et de se procurer à l'étranger des marchandises introuvables.

Soucieux de faire approvisionner en viande Conakry, pour éviter toute contestation politique des populations, le gouvernement guinéen créa dès 1963 un Office du bétail chargé de l'approvisionnement des boucheries. Le Fuuta Jalloo fut ainsi taxé en fourniture obligatoire à un taux annuel de 10% du bétail recensé. Les prélèvements, dirigés sur les centres en déficit, sont soumis à un tarif officiel inférieur de 25% à 50% à celui du marché libre. L'opération devait se solder par un échec, les éleveurs fulbe ne déclarant qu'une partie du bétail, intensifiant l'exportation vers les pays voisins. Ces stratégies d'évitement furent réprimées par des exactions aux frontières et des amendes diverses. Dans la Guinée d'alors, le métier d'éleveur perdit toute sa dignité, et la propagande officielle invita à dénoncer « les trafiquants fulbe fossoyeurs de l'économie rationnelle ». Dans ce contexte d'humiliation et de

coercition, nombreux furent les éleveurs qui bradèrent leur troupeau, ou cherchèrent asile de l'autre côté de la frontière.

Jusqu'en 1959, les exportations de la Guinée étaient essentiellement agricoles (60% environ). Rapidement, celles-ci allaient fléchir, tombant à un tiers à peine. Les produits minéraux, notamment l'aluminium exploité par les grands consortiums étrangers, fonctionnant en quasi extra-territorialité, prirent le relais. Mettant en avant ses options « socialistes », le gouvernement guinéen chercha également à doter le pays d'une industrie de transformation. Les activités agricoles, malgré le discours officiel, ne constituèrent pas réellement une priorité. Le premier plan triennal de développement (1960-1963) prévut néanmoins un investissement dans le domaine du secteur agro-pastoral. Les institutions de ce secteur s'inscrivaient dans le cadre d'une recherche de développement et de coopérative, puis d'une tentative d'étatisation inspirée largement du modèle soviétique. Ce furent d'abord les Centres de Modernisation Rurale (CMR) où sept fermes d'élevage d'Etat furent implantées avec laiterie et cultures fourragères. La plus importante était à Ditinn, dans la région de Dalaba, avec une assistance technique soviétique; on y réalise le croisement entre Ndama et race rouge. Ces fermes d'Etat n'ont malheureusement pas débouché sur des résultats exploitables et n'ont eu aucun impact sur la modernisation de l'élevage traditionnel.

La seconde tentative, à partir de 1978, se situe dans le cadre des Fermes agro-pastorales d'Arrondissement (FAPA). Conçues et agréées de façon surréaliste, ces FAPA ont donné naissance à un Ministère particulier et ont mobilisé d'importantes ressources. L'objectif était de faire de chaque FAPA une unité pilote de production végétale et animale et un centre de modernisation. Des jeunes gens, ayant reçu une formation plus ou moins bâclée d'agronomie et de médecine vétérinaire y furent installés, pour encadrer agriculteurs et éleveurs. Ces FAPA, qui alimentèrent la propagande politique pour une révolution du monde rural, connurent un échec lamentable. Les raisons sont multiples: la structure bureaucratique de gestion, des ambitions trop grandes et mal définies, le caractère non adapté du matériel standard livré par les pays du bloc soviétique, et la réticence des agriculteurs et éleveurs à s'intégrer dans une structure étatique rigide.

Après la crise de confiance liée à la création de l'Office du bétail et à diverses exactions contre les éleveurs, l'échec prévisible des

FAPA consacrait la décrépitude de l'élevage au Fuuta Jaloo. On peut dès lors mesurer l'écart avec d'autres régions et d'autres pays, où les processus de transformation de l'élevage ont connu un contexte plus favorable. C'est notamment le cas du Nord-Cameroun, ou encore du Nord de la Côte d'Ivoire, zone de nouvelle activité pastorale où l'option gouvernementale a joué un rôle majeur. Au Nord-Cameroun, à partir de la longue expérience de la Compagnie Pastorale, un système de ranchs et des stations de remise en état du bétail a fonctionné, avec l'appui de l'Etat, et a amélioré les conditions de l'élevage. Contrairement au Fuuta Jaloo, le commerce du bétail est resté libre et a permis aux Fulbe d'en tirer un grand profit. On y assiste même à un regain d'intérêt pour l'élevage; de nouvelles catégories sociales, hauts fonctionnaires, hommes politiques, grand commerçants y investissent de plus en plus de capitaux, l'élevage constituant à la fois une source de prestige et une source de profits. Il est symptomatique qu'au Fuuta Jaloo, aucun des grands commerçants n'ait songé à investir dans l'élevage; basés à Conakry, leurs activités se limitent à l'import-export, et les seules retombées dans le Fuuta Jaloo sont sous forme de résidences cossues, de mosquées ou à la rigueur d'écoles. Délaissé par l'Etat, boudé par les élites modernes, l'élevage se cantonne dans la médiocrité et n'a pas joué un rôle appréciable d'entraînement économique.

Quel bilan, quelle perspective pour le pastoralisme au Fuuta Jaloo? En dépit d'une réputation communément admise, le Pullo du Fuuta Jaloo n'a pas longtemps été un éleveur. La sédentarisation et l'islamisation l'ont progressivement coupé de ses racines pastorales et ont transformé son identité. Avec la colonisation, il s'est tourné vers d'autres activités extra-agricoles, locales ou extérieures. Cependant, bien que fortement diminué, le bétail au Fuuta Jaloo est loin de menacer de disparaître et l'essence de l'ethnicité Fulbe persiste. Le capital demeure donc. Une attitude pratique, orientée vers des solutions profondes, se démarquant des réformes intempestives, pourrait constituer une issue pour le pastoralisme dans cette région. C'est l'orientation du Projet intégré du Fuuta Jaloo, initié par la Banque mondiale; à travers des ranchs familiaux et des groupes de pâturages de taille modeste, ce projet aspire à intégrer l'élevage à la modernité. Encore faudrait-il cependant que ce projet soit subjectivement assimilé par les communautés traditionnelles. Le volet régénération forestière dans

le massif du Fuuta Jaloo constitue un aspect déjà réussi de ce projet qui redonne espoir.

La littérature suivante était consulté: Awogbade 1979, Azarya 1978, Balde 1976, Boutrais & Talineau 1988, Boutrais 1978, 1994, Bernus & Pouillon 1990, Chenau-Loquay 1989, Conférence Internationale des Sols 1960, Derman 1973, Diallo 1961, 1975, Diarassouba 1968, Dore 1986, Doutresoulle 1947, Dugain & Faerx 1989, Dupire 1970, 1981, 1994, Gondolo 1986, Guebhard 1910, Guilloteau 1955, De Decker 1967, Hoffmann 1985, Kenneth 1979, Lاراات 1958, Monod 1975, Noirot [n.d.], Rivière 1971, Sow 1966, Sudres 1947, Suret-Canale 1960, 1964, 1966, 1970, Stenning 1966, Tauxier 1942, Vieillard 1939, Wallerstein 1960.